

1. La Maison des Sept Démons

CHAPITRE PREMIER Un message de Dazaar

Nick Carter était assis dans son cabinet de travail, très occupé à étudier un dossier. On frappa.

— Entrez ! cria le détective en se tournant sur son siège vers la porte.

À son grand étonnement, il vit sa vieille gouvernante, qui, malgré l'heure avancée, lui apportait la carte d'une personne qui demandait à avoir un entretien avec lui.

Le grand détective y jeta un coup d'œil et passa au salon, brillamment éclairé à la lumière électrique.

Une seconde après, l'étranger qui désirait le voir était devant lui.

C'était un gentleman de mine aristocratique, vêtu avec une élégante simplicité.

Sa barbe entière, d'un châtain foncé, tenue courte et bien soignée, encadrait à souhait un visage aux traits nobles et sympathiques qui laissaient lire une haute intelligence ; mais ses yeux noirs, brillant d'un feu sombre et continuellement en mouvement, jetaient des regards inquiets autour de lui ; et toute la manière d'être de cet inconnu trahissait une nervosité malade ou une extrême émotion.

— Est ce à Mr. Thompson que j'ai l'honneur de parler ? dit Nick Carter en s'inclinant légèrement.

— Oui, c'est ainsi que je me nomme ; ce n'est pas mon vrai nom, mais cela ne fait rien à la chose, comme vous le verrez, répondit d'une voix assourdie l'étranger, dont les yeux se portaient sur la personne du détective, comme si sa haute taille et son air imposant l'invitaient à chercher auprès de lui aide et protection. Je... je voudrais saisir d'urgence l'occasion de conférer avec vous... je désire m'ouvrir à vous et... Mais ne serons-nous pas dérangés ? s'interrompit-il tout d'un coup en tournant fébrilement son regard vers une fenêtre ouverte, par laquelle le vent de la nuit, entrant dans la pièce, rafraîchissait l'atmosphère alourdie par la chaleur étouffante d'un jour d'été.

« Je suis entouré d'ennemis, continua-t-il, fort ému. Ceux qui me poursuivent sont peut-être déjà derrière moi... et... »

Sans répondre, Nick Carter ouvrit la porte d'une salle spacieuse, attenante au salon, et dont les fenêtres donnaient sur le jardin.

Il pressa un bouton d'ivoire, et instantanément un véritable flot de lumière inonda cette pièce.

D'un geste courtois, il invita l'étranger, qui était en proie à une mystérieuse épouvante, à passer devant lui, et il lui dit, d'un ton qui était en soi un calmant :

— Nous sommes tout à fait sûrs de n'être pas dérangés ici... Veuillez vous asseoir, ajouta-t-il en lui indiquant un siège commode, à haut dossier, et expliquez-moi tranquillement et clairement ce qui vous amène vers moi.

La respiration plus légère, Mr. Thompson se laissa tomber dans le fauteuil et essuya la sueur de son front.

— Vous ne sauriez croire la peine que je me suis donnée pour échapper aux yeux de mes espions, commença-t-il. Depuis ce matin je suis sur pied, cherchant le moyen de vous voir à l'insu de tous, pour vous faire le confident de mes malheurs. J'ai fait d'inimaginables détours pour dépister ceux qui me poursuivent, pour les secouer loin de moi, si je puis dire ; et pourtant je sais que tout cela est inutile, que je ne peux pas éluder ma destinée ; elle doit m'atteindre et elle m'atteindra, peut-être à la prochaine minute, peut-être plus tard ; mais j'aurai beau faire, d'ores et déjà je suis perdu.

— Je vous en prie, avant toute chose, calmez-vous, dit Nick Carter, interrompant l'étranger, dont les paroles incohérentes lui étaient absolument incompréhensibles. Si nous continuons de cette manière, il nous sera impossible d'arriver au but. Autant que la certitude est de ce monde, vous êtes, tout le temps que vous resterez sous mon toit, parfaitement en sûreté... Mais par qui vous croyez-vous suivi avec cette obstination ?

— Ce n'est malheureusement que trop vrai, reprit Mr. Thompson, qui recouvrait un peu de sang-froid. Un effroyable danger menace ma vie, à chaque pas, à chaque geste que je fais, danger que vous partagez avec moi, d'ailleurs.

— Comment l'entendez-vous ? demanda le détective. Voyons ! expliquez-vous ; il me semble que vous voyez les choses un peu trop en noir, Mr. Thompson.

— Non, oh non ! répliqua l'étranger, repris par son émotion. Non seulement ma vie est menacée, mais mon sort est bien irrévocablement scellé.

— Sottise ! s'écria Nick Carter, mettant dans son accent une fermeté communicative. Si vous saviez combien de fois on a juré de se venger de ma personne ! Et cependant vous me voyez en assez bonne santé, jouissant sans arrière-pensée de la vie.

— Il ne faut pas dire qu'une journée est belle avant d'en avoir vu le soir ; car personne ne peut aller contre son destin... Mais venons au fait, s'interrompit-il brusquement, les regards plongeant dans le vide et portant la main à son front, comme pour en effacer les pensées tristes qui l'obsédaient.

« Vous avez raison, le temps presse, ajouta-t-il d'une voix blanche.

Il jeta encore un regard craintif autour de lui ; et quand il se crut certain que personne n'était à portée de l'entendre, il reprit avec moins de surexcitation :

— Il y a actuellement à New York un homme qui n'inspire tout d'abord que respect et admiration. Il est doué d'une intelligence vraiment surprenante ; il possède les qualités de l'homme d'État et du diplomate ; il s'est assimilé les connaissances qui font l'érudit et le savant, et maintes fois il m'a fait l'effet d'avoir emprunté à Protée le don des métamorphoses.

— Ce doit être un personnage tout à fait rare, fit le grand détective, qui souriait.

— Il est extrêmement remarquable, mais il n'en est que plus inquiétant ! reprit Mr. Thompson, dont la voix s'altérait de nouveau. Vous serez de mon avis quand vous m'aurez entendu jusqu'au bout. Figurez-vous, si vous le pouvez, un homme qui possède un savoir illimité et qui est versé dans tous les arts. Personne ne saurait dire exactement son âge, mais il paraît avoir une trentaine d'années. Avec sa haute taille, ses formes athlétiques et son air impérieux, il semble que la Nature l'ait destiné à commander à ses semblables ; il est beau comme Apollon, fort comme Hercule et d'une énergie de fer.

« Sa voix a des intonations si pénétrantes et si suaves, il laisse errer sur ses lèvres un sourire si charmeur, qu'il fascine tous les crédules humains.

« Et maintenant, figurez-vous que, derrière cette noble et séduisante apparence, se cache un vrai démon de l'enfer, dont l'unique aspiration est de tourmenter les hommes, de tenir suspendues sur eux des tortures physiques ou morales si recherchées, si raffinées, que seul un esprit diabolique est capable de les concevoir. En un mot, cet homme n'est réellement qu'un loup couvert d'une peau de brebis.

— Vous le peignez sous de noires couleurs, fit Nick Carter en hochant la tête.

— Ah ! pour le portrait d'un tel monstre, on ne saurait choisir des couleurs trop sombres ! s'écria Mr. Thompson, les lèvres tremblantes.

— Et cet homme vous est personnellement connu ?

— Oui ; je suis sans doute le seul qui le connaisse dans toute son horreur ; la seule parmi ses victimes qui soit entrée en contact direct avec lui.

— Comment s'appelle cet homme singulier, et où demeure-t-il ? demanda encore le détective, qui réfléchissait.

— Il change si souvent de noms qu'on ne saurait dire quel est le véritable. Pour moi, il s'est appelé Dazaar et, quelquefois, le cheik Adi. Mais qu'importe le nom ? Nul n'est à l'abri des entreprises de cet homme terrible ; nul ne saurait se garer de lui, car toutes les ruses et toutes les roueries lui sont familières. Malheur à celui dont il entend vanter les succès ; ce prodigieux et monstrueux Dazaar le marque à part et le voue à la ruine.

— Tout cela a l'air d'une légende, d'un conte à effrayer les enfants, dit Nick Carter. Ne prenez pas cela en mauvaise part, mais je ne peux m'imaginer quel motif ce Dazaar, comme vous l'appellez, a de détruire des gens qui ne lui ont jamais fait de mal — bien plus, qui, pour la plupart, ignorent son existence.

— Ce diable à figure humaine tue non pas dans un but de vengeance, mais de plaisir, répondit Thompson en agitant nerveusement la main. Il se délecte dans toutes les méchancetés et toutes les horreurs. Il prend ses victimes tantôt ici, tantôt là, selon le caprice du moment. Pour ce qui vous concerne, le hasard m'a fait savoir qu'il a jeté son dévolu sur vous ; il se promet un plaisir tout particulier à votre destruction.

— C'est trop aimable à lui. Et pourquoi cela ?

— Parce qu'il vous considère comme un adversaire digne de lui. Je l'ai, de mes propres oreilles, entendu dire : « Ce Carter est un homme, qui non seulement acceptera la lutte avec moi, mais qui la poursuivra jusqu'à la mort. Il me rendra coup pour coup, aussi longtemps que je le lui permettrai. Je l'ai suivi dans sa carrière, et ce sera pour moi un plaisir exquis que de le détruire lentement, point par point, dans son corps et dans son âme. »

— Hum ! Je dois avouer que... Eh ! qu'est cela ? s'interrompit le grand détective en se levant de son siège.

La porte de communication entre les deux salons avait sa partie supérieure ornée de précieux vitraux peints. Le détective, en passant tout à l'heure d'une pièce dans l'autre avec son visiteur, l'avait fermée lui-même.

Il ne fut pas peu surpris d'entendre tout à coup un bruit de verre brisé.

En même temps, un des vitraux de cette porte tombait en éclats, qui s'éparpillèrent sur le plancher en tintant, tandis qu'un objet brillant traversait l'air et venait se planter, au milieu de la table, dans le bois dur d'un plateau richement incrusté, où il s'arrêta en vibrant.

C'était, comme Nick Carter le constata d'un rapide coup d'œil, un couteau d'une forme particulière, dont la lame courte et à deux tranchants était emmanchée à angle droit avec la garde, de sorte que l'ensemble présentait la figure d'une croix.

En se détournant de l'arme si extraordinairement tombée du ciel, si l'on peut dire, l'œil de Nick Carter, se porta sur le visage de Mr. Thompson. Il était devenu d'une pâleur mortelle, et ses traits exprimaient un effroi intense.

Il fixait des yeux hagards, d'où la pensée semblait absente, sur le poignard : de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

— Un message de Dazaar ! fit-il enfin d'une voix sourde et rauque, en étendant sa main frémissante vers le couteau. C'en est fait ; je suis perdu !

— Non, vous n'êtes pas perdu ! s'écria Nick Carter avec un accent d'indomptable énergie. Restez tranquille dans cette pièce ; elle est sur le derrière de la maison. Je vais voir qui a eu l'audace...

Il n'en dit pas davantage. Tirant un revolver de sa poche, il se précipita dans le corridor par une porte latérale.

— Patsy !... Ten Itchi ! cria-t-il en courant vers l'entrée principale de la maison.

— Voici, Maître ! répondit quelqu'un aussitôt.

C'était la voix sonore de son jeune « cadet », comme il aimait à appeler Patsy, lequel dégringolait quatre à quatre l'escalier.

— Qu'est-ce qu'il y a ? ajouta-t-il, comprenant, au ton de l'appel du maître, que quelque chose d'insolite s'était produit.

— Cours dans la rue et vois qui a lancé un couteau par la fenêtre du salon.

Le jeune homme était déjà à la porte ; mais il essaya vainement de l'ouvrir.

— Qu'est-ce qu'il y a de dérangé dans la serrure ? s'écria-t-il, étonné. On dirait que quelqu'un a fermé la porte de l'extérieur et qu'il a laissé la clef.

Pendant ce temps, Nick Carter avait ouvert la porte qui donnait du corridor dans le salon.

Avec sa rapidité de coup d'œil habituelle, il vit les moindres détails de la pièce ; il constata que tout était parfaitement en ordre, et que rien ne permettait de supposer qu'un intrus y eût pénétré. Seulement la porte de communication des deux salons montrait un de ses vitraux étoilé et percé d'un trou.

Le couteau était donc entré, comme le maître détective venait de le dire à Patsy, par la grande fenêtre en saillie du salon qui était ouverte ; il avait été lancé avec tant de force qu'il était venu tomber dans l'autre pièce en traversant le vitrage de la porte de communication.

— Une simple gaminerie ! grommela le détective en allant à la fenêtre et en penchant tout son buste au dehors.

Il ne vit dans la rue que trois hommes, dont deux allaient au nord et le troisième dans la direction opposée. Les uns et les autres marchaient du pas habituel aux gens qui passent.

Il parut à Nick Carter qu'aucun de ces trois hommes ne pouvait être raisonnablement soupçonné d'être l'auteur de ce qu'il appelait une gaminerie.

Au moment même où le détective allait retirer la tête, il entendit un bruit particulier, comme celui que produirait un objet pointu en fendant l'air, et, dans la même seconde, quelque chose frappa le cadre de la fenêtre, à quelques centimètres de son crâne.

Dans le bois blanc et tendre, s'était enfoncé jusqu'au manche un couteau, en tout semblable à celui qui avait volé à travers le salon quelques minutes auparavant.

Avant que Nick Carter eût pu réfléchir à ce nouvel incident, il entendit Patsy ouvrir violemment la porte de la maison et pousser un cri d'effroi à demi étouffé.

Le maître détective en trois bonds fut au bas de l'escalier. Peut-être le cadet avait-il besoin d'un prompt secours.

Comme il arrivait, Patsy faisait claquer la porte en la refermant à clef.

— Mais que fais-tu ? Laisse-la donc ouverte ! cria de loin le maître détective.

— Vous ferez mieux de rester dedans, répondit le jeune homme d'un ton sérieux. On n'est pas en sûreté dehors. J'ai encore dans l'oreille le sifflement de la lame qui s'est enfoncée dans un des montants de la porte. Je l'ai tout de suite arrachée, et je me suis retiré discrètement.

— Et l'autre couteau, d'où vient-il ? demanda le maître, étonné, car il voyait une seconde arme de la même forme que les autres dans la main de son jeune, collaborateur.

— Celui-là était dans la serrure ; c'est ce qui m'empêchait d'ouvrir... Mais quoi ! qu'est-ce qui crépite comme ça ? s'écria Patsy en s'interrompant.

Et il rouvrit vivement, mais silencieusement, la porte, sans s'inquiéter du danger qu'il pouvait courir.

Nick Carter et le cadet sautèrent les quelques marches du perron et se trouvèrent dans la rue juste à temps pour apercevoir un homme sur une motocyclette qui roulait avec une rapidité vertigineuse, et qui disparut dans l'obscurité.

— C'est lui ! c'est lui ! criait Patsy, furieux.

— Très probablement, déclara le maître avec cette tranquillité qui lui était propre et qui l'abandonnait bien rarement, même en face des plus grands périls.

« Le drôle était caché avec sa motocyclette en face de notre maison, probablement sous cette sombre voûte de porte cochère, là, de l'autre côté. Toute poursuite serait inutile, car l'auteur de ces attentats est évidemment aussi fort à conduire sa motocyclette qu'à lancer ses couteaux, dont il devait avoir apporté une jolie provision, soit dit en passant.

Tout en parlant, ils étaient retournés dans le grand salon, où Patsy se mit à comparer les couteaux entre eux.

— Ce sont de vrais jumeaux, dit Nick Carter en souriant ; il est impossible de les distinguer les uns des autres. En tout cas, les manches en sont d'un poids inusité, ce qui permet de les lancer avec une justesse presque absolue. Mais dans le plateau qui est sur la table de l'autre salle, il y a un quatrième couteau.

— En effet, je n'y pensais plus, dit Patsy. Vous m'en avez parlé tout à l'heure, en m'appelant.

— Eh oui, c'est celui-là qui a commencé la danse. Il est arrivé en sifflant à travers le vitrail, sans respect pour une œuvre d'art... Mais où ai-je la tête ? J'ai tout à fait oublié mon visiteur !

Les deux détectives se hâtèrent de passer dans le salon de derrière.

— Inutile de vous tourmenter, dit Nick Carter en entrant ; il ne s'agit que d'une farce de galopin et... Miséricorde ! s'écria-t-il sans finir sa phrase.

Il s'était rapproché du fauteuil et se penchait pour regarder l'homme, qui y était assis immobile, le dos tourné à la porte.

— Patsy, dit-il brusquement, vite, cours chercher un médecin.

Il se reprit presque aussitôt.

— Non, fit-il ; c'est superflu. Tout secours humain arriverait trop tard.

Patsy, tout près du maître détective, regardait, avec de l'effroi dans les yeux, le cadavre de cet homme, affalé dans le fauteuil.

L'œil fixe et terne était dirigé vers la fenêtre du jardin ; une pâleur livide couvrait le visage convulsé.

Dans le cœur de l'infortuné était plongé jusqu'au manche un couteau semblable aux quatre autres que Nick Carter avait déjà collectionnés.

Ainsi toute l'aventure aboutissait à cette fin étrangement tragique, et les craintes de l'étranger qui, de son propre aveu, s'était présenté chez le détective sous un nom supposé, étaient malheureusement justifiées par l'événement.

La main à qui l'on devait attribuer ces faits, à la fois bizarres, et atroces, était-ce donc réellement celle de Dazaar ?

CHAPITRE II

Lettre d'avis

La constatation d'un médecin était, dans tous les cas, nécessaire, et Patsy courut le chercher.

Nick Carter, certain que son hôte assassiné n'avait plus besoin d'aucun secours humain, avait lestement sauté dans le jardin par la fenêtre ouverte, et il en explorait minutieusement tous les coins et recoins.

Tout lui parut exactement comme à l'ordinaire, et il ne vit rien de suspect.

Les maisons de New York sont toujours groupées en forme de rectangles allongés. L'arrière-cour y est attenante au jardin, et de primitives clôtures en planches séparent ces cours et ces jardins les uns des autres.

L'œil perçant du détective ne découvrit sur le haut de ces planches que quelques matous vagabonds, qui troublaient de leurs miaulements le silence de la nuit.

Rien n'indiquait qu'une créature humaine eût passé là, et pourtant il était clair que l'assassin avait pris position sur un point de cette sorte de palissade, pour envoyer de là, avec une prodigieuse adresse, son couteau dans la poitrine du malheureux Thompson.

Nick Carter se hissa sur la clôture, s'y établit à califourchon et sonda du regard les cours et jardins avoisinants. Nulle part personne n'était visible.

Néanmoins l'attentat n'avait pu s'accomplir que de la façon suivante.

D'abord, il fallait qu'il y eût deux complices.

Quand ils eurent vu que l'homme qu'ils avaient choisi pour victime s'était retiré avec le détective dans le salon de derrière, l'un des meurtriers était resté dans l'ombre de la rue, tandis que son compagnon était entré dans une des maisons du parallélogramme — du « bloc », comme on dit en Amérique —, et de là avait gagné, à travers les cours, le jardin de Nick Carter.

Alors on avait lancé de la rue un couteau dans les salons, en prévoyant fort justement que le détective s'empresserait de chercher l'auteur du méfait et laisserait son visiteur un moment seul.

Les quelques minutes pendant lesquelles Nick Carter et Patsy avaient été occupés à la porte d'entrée de la maison, l'assassin posté dans le jardin les avait utilisées pour l'exécution de ses odieux desseins, et n'avait que trop bien réussi à frapper sa victime.

Les criminels avaient eu tout le temps de fuir ; c'eût été peine perdue que de tenter de retrouver leurs traces sur-le-champ.

Le maître détective retourna donc dans la salle par le même chemin qu'il en était sorti, espérant que la visite des poches de l'homme assassiné pourrait fournir des éclaircissements sur sa personnalité et sur ses relations avec cet affreux Dazaar et ses associés.

Ce fut une nouvelle et vive déception. Nick Carter eut beau explorer poches et goussets et palper les doublures, il ne trouva pas la moindre chose qui lui donnât, même de loin et par voie de conséquence ou d'hypothèse, le plus léger renseignement.

Quelques pièces de monnaie, une montre ordinaire et sa chaîne, voilà tout ce que les poches contenaient.

Le linge ne portait aucune marque, pas même celle de la blanchisserie où il avait été lavé en dernier lieu, malgré l'habitude constante des blanchisseurs de New York.

Bref, il ne s'offrit aux investigations du détective aucun indice d'où l'on pût partir pour arriver à l'identification du mort, et le malheureux resta, après comme devant, l'inconnu Mr. Thompson.

Ten Itchi, qui était rentré sur ces entrefaites, réclama par téléphone la présence du coroner, magistrat chargé, aux États-Unis comme en Angleterre, de procéder à une enquête dans tous les cas de mort violente ou suspecte.

— Regarde très attentivement ce cadavre, Ten Itchi, dit ensuite le maître détective à son auxiliaire japonais. Il est plus que probable que j'aurai à me servir tôt ou tard du masque de cet infortuné, et je vais en prendre tout de suite une photographie au magnésium. Mais surtout relève bien exactement tous les signes distinctifs extérieurs, la coupe et la couleur des habits, la nuance des cheveux et de la barbe. Plus tard, nous n'aurons plus l'occasion de faire ces observations, si importantes pour nous, car le coroner ordonnera naturellement le transport du corps à la morgue.

C'est, en effet, ce qui arriva lorsque, une demi-heure après, le coroner se présenta chez Nick Carter, et qu'il eut, de concert avec le médecin amené par Patsy, procédé aux constatations et autres formalités légales vis-à-vis de l'homme assassiné.

Le reste de cette nuit mouvementée s'écoula sans autre trouble pour les détectives.

Le lendemain matin, Nick Carter reçut, à la première distribution de la poste, une lettre qui devait être en quelque sorte le prélude d'une des aventures les plus étranges et les plus périlleuses où il se soit trouvé engagé dans le cours accidenté de sa longue carrière.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Cher Mr. Carter,

« C'est parce que les éminentes qualités personnelles que vous déployez comme homme et comme détective excitent tout particulièrement mon intérêt, que je vous écris ces quelques lignes ; mais c'est aussi en partie parce que je crains que notre ami commun Thompson — cet infortuné n'est malheureusement plus en vie ! — ne vous ait pas donné hier soir une très bonne description de ma personne. Tout ce qu'il vous a confié échappe naturellement à ma connaissance, mais j'ai la ferme espérance que mes petits messagers auront travaillé assez vite pour l'empêcher de dévoiler indiscrètement d'importants mystères.

« Cette histoire m'est d'ailleurs assez pénible, car elle a ruiné d'un coup tout un plan que j'avais élaboré avec soin et, je peux le dire, avec habileté. J'espérais notamment que, longtemps encore, pendant des jours et des années, votre activité professionnelle serait pour moi une source de plaisir sans mélange. Je me réjouissais d'avance de pouvoir indéfiniment renverser d'une main invisible le château de cartes péniblement construit de vos ingénieuses et laborieuses théories, et je me promettais beaucoup de divertissement à assister à votre immanquable déconvenue, si forte et si persistante qu'elle aurait fini par aboutir au désespoir.

« Hélas ! de tout cela je dois faire mon deuil !

« Puisque notre ami commun Thompson a bavardé comme un écolier qui sort de la classe, je me vois forcé de relever ma visière et de conduire mon jeu cartes sur table, à découvert, et, par conséquent, d'une manière d'autant plus énergique.

« Si je vous envoie ce cartel et vous jette ainsi le gant, ce n'est pas du tout que je nourrisse pour vous de la haine ni aucune de ces mesquines passions, ordinaires aux créatures humaines. Au contraire, je vous tiens pour un des très rares contemporains qui ont incontestablement des droits à mon estime. Mais il me plaît de vous prendre, vous et vos talents, pour vous prouver à vous-même combien vaine et méprisable est l'intelligence humaine, et combien les plus habiles d'entre les hommes sont livrés à ma merci. En conséquence, à partir de ce moment, je vous poursuivrai sans pitié ; mais cela ne veut pas dire que je désire, provisoirement du moins, déterminer votre mort. Que vous deviez, tôt ou tard, périr de ma main, cela va de soi, car j'ai décidé de vous choisir pour le jouet de mes caprices, et j'ai définitivement réglé votre sort.

« Ce sort, vous ne sauriez l'éviter, et il s'imposera à vous d'une façon d'autant plus terrible que vous manifesterez dans la lutte plus de ressources intellectuelles et de force de résistance.

« Vous considérerez très certainement ces déclarations comme de creuses fanfaronnades, à moins que vous ne soyez plus sage que je ne me figure que vous l'êtes. Quoi qu'il en soit, vous devriez vous dire que, si vous vivez encore et pouvez en ce moment lire ma lettre, c'est à mon bon plaisir que vous en êtes redevable — vous et votre petit et amusant Patsy ; car il est clair qu'avec les deux lames de couteau que vous avez entendues siffler à un pouce de vos têtes, je pouvais vous frapper, tout de même qu'a été frappé Thompson par celle qui lui était destinée et qui lui a fermé la bouche à jamais.

« Mais je le répète, je ne pense pas du tout à vous tuer si promptement. Non, non, mon cher Carter ; vous en seriez quitte à trop bon marché. Quand vous mourrez, ce sera au milieu de souffrances telles qu'un Peau-Rouge n'en pourrait imaginer de semblables. Mais le temps n'est pas encore venu. Pour le moment, je m'apprête à m'amuser avec vous comme le chat s'amuse avec la souris. Ceux qui vous aiment et qui vous sont chers doivent périr sous vos yeux dans des supplices que seule l'imagination la plus déréglée est capable de concevoir et d'appliquer ; vous devez être vous-même réduit à la plus affreuse détresse morale, avant que vous parveniez à travers les plus épouvantables douleurs, au bout du chemin assigné à toute créature mortelle.

« Encore un mot, mon cher Carter. Vous m'avez déjà parlé, à moi personnellement, et vous aurez encore de fréquentes occasions de vous entretenir avec moi. Cela fait ma joie, d'avoir des relations personnelles avec ma victime, de l'envelopper de politesse et d'amabilité, sans que le moindre pressentiment lui dise qui est celui qui, tout à l'heure, la regardait avec des yeux pleins de sourires, uniquement afin de bien voir la place où les blessures lui feront le plus de mal.

« C'est assez pour aujourd'hui. Attendez-vous à entendre bientôt parler de moi de nouveau, car je considère ma journée comme perdue lorsque je n'ai pas pu me mettre en rapport avec celui que j'ai marqué pour ma proie, de la façon qui me plaît le mieux.

« Dazaar »

Nick Carter avait conservé un visage impassible pendant la lecture de cette longue et significative épître.

Lorsqu'il fut arrivé au bout, il se leva de la table, où lui et Ten Itchi venaient de déjeuner, en faisant signe au jeune Japonais de le suivre dans son cabinet de travail.

Là, il tendit la lettre à son collaborateur et le pria de la lire avec attention.

— Eh bien, qu'en penses-tu ? demanda-t-il, comme Ten Itchi lui rendait le papier sans rien dire.

— Dans mon pays, il y a un proverbe suivant lequel ceux qui écrivent des lettres et les fous sont frères jumeaux, répondit laconiquement le jeune détective.

— Mais ce Dazaar, comme il se nomme, n'est pas un fou.

Le Japonais haussa les épaules de l'air le plus dédaigneux du monde.

— Tu sembles avoir une autre opinion ? fit le maître détective, souriant.

— Il a écrit une lettre dans laquelle il dévoile tout au long et très clairement ses projets. C'est un avertissement et un renseignement qu'il vous donne, et, si je me place à son point de vue, je dis que c'est la chose la plus niaise qu'il puisse faire. S'il n'est pas un fou, il est à coup sûr un fanfaron.

— Tu as raison, sans contredit, jeune homme !

— Les fanfarons ne supportent pas de rester dans l'ombre. Il faut qu'ils aient une personne devant qui ils puissent se vanter.

— C'est tout à fait mon avis, dit Nick Carter avec un geste d'approbation.

— Si j'étais à votre place, Maître, je n'accorderais, au moins provisoirement, aucune attention à ce Dazaar. Cela le piquera, le rendra imprudent, et bientôt il se trahira ou, du moins, se découvrira de telle manière qu'on pourra le pincer.

— En attendant, il devrait bien se contenter d'écrire des lettres ! fit observer le maître détective. Il est trop malheureux que ce Thompson — quel que soit son nom véritable — n'ait pu parler jusqu'à la fin, et qu'il soit mort avant d'avoir eu la possibilité de me confier son secret.

— Est-ce que le corps est déjà à la morgue ?

— Oui ; Patsy y est allé faire un tour, dans l'espoir que le vieux phénomène par lequel une force irrésistible attire le meurtrier vers sa victime, se produira dans le cas présent, comme il s'est produit dans tant d'autres.

— C'est parfaitement possible, reprit le jeune Japonais, l'air pensif. Mais je crois qu'il serait bon que je fusse là-bas pour aider Patsy à son insu.

— Fais absolument comme tu voudras. Je me trouverai très probablement, moi aussi, dans la salle d'exposition des cadavres, d'autant plus qu'il faut que je prenne moi-même la chose en main. Chick a une autre affaire non moins importante à suivre, et il compte sur le concours de Patsy, dont il a besoin ; nous ne pouvons pas le priver longtemps de son auxiliaire. Nous serons donc à peu près seuls, tous les deux, pour soutenir la bataille que Dazaar nous offre.

Les yeux sombres du détective japonais s'allumèrent, et il dit vivement :

— Il y a longtemps que je désire travailler une fois seul avec vous, Maître, et je me réjouis d'autant plus de pouvoir le faire aujourd'hui qu'il s'agit d'un cas exceptionnel où j'apporterai, peut-être, quelque lumière spéciale. Je crois que la malice de Dazaar m'a jadis donné du fil à retordre dans mon pays natal. Mais, comme je ne suis pas encore tout à fait sûr de mon affaire, vous m'excuserez, j'espère, si je m'abstiens de vous en dire davantage pour le moment.

Avec une brève inclination de tête, le Japonais sortit du cabinet de travail du maître, sans que celui-ci cherchât à le retenir. Nick Carter était habitué depuis longtemps aux nombreuses singularités du caractère de Ten Itchi, et il savait que le faire parler lorsqu'il ne voulait pas était simplement impossible.

Son aide parti, le maître alluma un cigare et s'allongea confortablement dans un fauteuil, comme il faisait toujours lorsqu'il voulait réfléchir à loisir à quelque question particulièrement difficile et grave.

Un instant après, la sonnette d'appel du téléphone résonna.

Contrarié de ce dérangement, le maître détective porta à son oreille le récepteur de l'appareil installé sur son bureau.

— Me voici, Nick Carter !... Qui est là ?

— Simon Gray, président de la « Travellers' International Bank ». Dites-moi, cher Carter, ne pourriez-vous pas faire un saut jusqu'ici ? J'ai auprès de moi un ami d'affaires qui voudrait faire connaissance avec vous. Je sais qu'il s'agit de vous confier une mission importante, et je crois que ça vaut la course.

— Je viens tout de suite, répondit simplement le détective en raccrochant le récepteur.

Simon Gray était une de ses meilleures connaissances. Il avait suivi avec succès un grand nombre d'affaires très sérieuses pour le compte de ce banquier plusieurs fois millionnaire, et il était reçu dans la famille sur un pied d'intimité.

Il se mit immédiatement en route, et un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'il entra dans le grand et luxueux cabinet particulier du financier.

Simon Gray le reçut avec une cordiale poignée de main.

Le maître détective était sorti avec le costume et l'apparence extérieure sous lesquels il apparaissait d'ordinaire à ses connaissances ainsi qu'aux hauts fonctionnaires de la police officielle.

C'était une édition de sa personne d'aspect un peu plus âgé que l'originale, et d'une corpulence un peu plus forte.

Cette minime différence avait un effet si surprenant que les gens qui connaissaient Nick Carter sous cette forme modifiée n'auraient vu en lui qu'un complet étranger, s'il s'était présenté à eux avec sa figure propre et naturelle.

Ainsi que le détective s'y attendait, le banquier n'était pas seul.

Une personne inconnue à Nick Carter tournait le dos à l'intérieur du cabinet, debout à la fenêtre, et visiblement intéressée par le spectacle de la foule bariolée des passants dans la rue.

Il était rare que le grand détective ne pût juger un homme à première vue ; ce fut pourtant le cas cette fois, lorsque Simon Gray lui présenta son ami et qu'il eut la possibilité de le considérer attentivement.

En tout cas, cet étranger était un bel homme dans toute la force du terme, avec des muscles d'athlète et des allures d'une distinction tout à fait aristocratique.

Ses yeux noirs, légèrement voilés, ne laissaient transparaître aucune expression bien définie ; mais les traits de son visage bronzé étaient pleins de noblesse et dénotaient une haute intelligence.

Cependant Nick Carter, le profond connaisseur d'hommes, ne pouvait se défendre d'un sentiment de malaise qui s'accroissait à mesure qu'il regardait de plus près les yeux extraordinaires de l'étranger, aussi changeants d'expression qu'un caméléon de couleur.

— Voici le gentleman pour qui je vous ai prié de venir, ami Carter, dit le président de la « Travellers' International Bank », en faisant les présentations, le señor don Murillo Cortez.

« Je ne doute pas que vous ne désiriez vous entretenir en particulier, gentlemen ; c'est pourquoi je vous demande la permission d'aller un instant m'occuper d'une affaire pressante.

Lorsque les deux hommes eurent pris place dans de bons fauteuils, Cortez se tourna vers Nick Carter avec une courtoisie exquise, et, d'une voix dont l'harmonie rare et délicate était merveilleusement captivante, il l'inonda d'un véritable flot de paroles.

— Je vous suis grandement obligé et infiniment reconnaissant d'avoir bien voulu prendre la peine de venir jusqu'ici, très honoré Mr. Carter, déclara-t-il ; d'autant plus que, par suite de différentes circonstances, il faut que je quitte New York aujourd'hui même. Mon absence durera quelques jours ; mais, dès que je serai de retour, nous pourrons conférer plus longuement et plus en détail. Je me bornerai donc aujourd'hui à vous donner quelques indications générales sur l'affaire qui m'occupe, car le temps me manque absolument pour en parler à fond.

— De quoi s'agit-il ? demanda le détective, qui se tenait sur la réserve, tout en ne cessant d'étudier avec un intérêt de plus en plus grand la physionomie de son interlocuteur.

Dans toute la manière d'être de cet homme, il y avait quelque chose de mystérieux et d'inquiétant

Sa politesse recherchée, son amabilité enveloppante causaient une gêne presque physique à Nick Carter, qui en vint promptement à la certitude que cet étranger n'était pas ce qu'il prétendait être.

Il ne l'examinait qu'avec plus de persistance et d'un œil plus aigu, pour parvenir à voir derrière son masque.

— Vous vous demandez de quelle nature est l'affaire que je voudrais vous charger de mener à bien, n'est-ce pas ? reprit Murillo Cortez avec son séduisant sourire.

— Parfaitement. Sans aucun doute, Gray, notre ami commun, vous a déjà dit qu'il faut que je connaisse une affaire dans tous ses détails, avant de décider si j'en accepte ou non la charge.

— Rien de plus juste. Je n'irai donc pas par quatre chemins avec vous, mon cher Mr. Carter ; je serai net et bref. Voici : j'ai perdu mon épouse et je désire, avec votre aide, la retrouver.

Nick Carter hocha la tête et garda le silence.

— Il ne s'agit pas d'un événement de ces derniers jours, continua Cortez. Voici déjà plus d'un an que ma femme m'a laissé ; pour être précis, il y a aujourd'hui treize mois. Pendant ce temps, je n'ai rien négligé, j'ai remué ciel et terre pour trouver la trace de la disparue ; mais toutes mes peines sont jusqu'ici restées sans résultat.

« Hier soir, à dix heures, j'ai reçu, sans m'y attendre aucunement, une lettre par un exprès, et comme je l'ouvrais, il en est tombé un portrait de mon épouse. C'était évidemment une de ces photographies comme en font les amateurs, et pour rendre la chose encore plus énigmatique, il y avait au dos cette inscription :

« À seule fin de montrer que la personne ci-contre est encore vivante. »

— Existait-il des raisons plausibles pour déterminer votre épouse à vous quitter ? demanda le détective de son ton calme, sans détourner un instant ses yeux perçants du visage de son interlocuteur.

— Pas le moins du monde.

— Aviez-vous de l'affection l'un pour l'autre ?

— Mais naturellement. Je pourrais même déclarer que notre bonheur conjugal était trop grand, que c'était trop beau pour être durable. Je suis incapable de me rappeler le plus petit incident qui puisse être invoqué comme un motif, même lointain, de cette disparition.

— Depuis combien de temps êtes-vous à New York ?

— Depuis deux mois.

— Montrez-moi, je vous prie, ce portrait photographique de votre épouse, que vous avez reçu hier soir.

Cortez tira son portefeuille de sa poche et y fouilla un moment sans trouver ce qu'il cherchait

— Ah ! c'est trop malheureux ! s'écria-t-il. J'ai enfermé la dépêche dans ma table à écrire, hier soir, et, ce matin, j'ai oublié de prendre avec moi la photographie.

— Vous m'avez dit que vous deviez partir aujourd'hui. Quand serez-vous de retour ?

— Probablement après-demain.

— Bien. Alors vous pourrez me le faire savoir par l'entremise de Mr. Gray, et, d'ici là, vous voudrez bien, je vous prie, m'envoyer la lettre avec le portrait, telle que vous l'avez reçue hier. De mon côté, je réfléchirai si je veux me charger de l'affaire ou non. Pour le moment, je ne pourrais que vous donner un conseil bien intentionné.

— Je serai ravi de l'entendre et de le méditer.'

— Si vous êtes malade, vous allez voir un médecin, et pour le mettre à même de vous soigner efficacement, vous avez grand soin de ne lui rien cacher de ce qui se rapporte à votre cas, même les choses désagréables. Eh bien, vous vous trouvez dans une circonstance analogue. Si vous avez perdu votre femme et que vous vouliez la ravoir, mettez-vous en rapport étroit avec un détective. Considérez-le comme votre confesseur, et racontez-lui, comme vous le feriez à celui-ci, la vérité tout entière. C'est ce que, jusqu'à présent, vous avez oublié de faire ; en somme, pour parler sans fard — vous m'avez menti. Bonjour !

Là-dessus le détective prit son chapeau et quitta, sans autre cérémonie, le cabinet du banquier.

Il se mit à descendre la rue d'un pas rapide.

Ses traits s'étaient assombris, et dans ses yeux brillait une lueur menaçante.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura-t-il en marchant. Pourquoi cet homme m'a-t-il fait venir ? Uniquement, sans doute, pour se graver exactement mon extérieur dans la mémoire. Sa prétendue mission n'est qu'un leurre ; il n'a jamais perdu sa femme. Mais il porte à sa chaîne de montre une breloque qui me donne à penser. Elle a exactement la même forme que les quatre couteaux que je garde chez moi et dont l'un a percé le cœur de ce malheureux Thompson. Ce peut, il est vrai, n'être qu'une coïncidence fortuite ; cependant ces armes ont une forme assez particulière, et je n'ai encore jamais vu de breloque, chez les bijoutiers ou ailleurs, qui reproduise ce modèle. En tout cas, sous le masque de ce Murillo Cortez se cache un tout autre individu, et un peu de surveillance ne saurait faire aucun mal à ce digne personnage, quel qu'il soit.

Le résultat de ces réflexions fut que Nick Carter tourna le prochain coin de rue et disparut dans l'ombre d'une porte cochère.

Quelques minutes plus tard, lorsqu'il en ressortit, au lieu du gentleman d'âge moyen qu'il paraissait être tout à l'heure, il était devenu un batteur de pavé à physionomie banale et sans expression, comme on peut en voir des centaines flâner dans les rues de New York.

Ni son ami Gray, ni le mystérieux señor Cortez n'auraient reconnu le célèbre détective sous cette nouvelle enveloppe.